

Carla Lucarelli

Je suis née à Luxembourg. Ma mère est arrivée dans ce pays peu avant ma naissance. Pas de droit du sol, je nais avec la nationalité italienne de mes parents. Je parle italien jusqu'à ce que j'intègre l'école maternelle à 5 ans. J'apprends l'interaction sociale avec les enfants luxembourgeois, et leur langue, qui à ce moment-là était encore considérée comme un dialecte, les langues administratives du pays étant l'allemand et le français. Alphabétisation en allemand l'année suivante. Cela semble s'être passé sans anicroche. Le luxembourgeois appartient à la famille des langues germaniques. Mon père a des cousines en Lorraine. J'apprends un peu de français avec elles et leurs enfants, car de l'autre côté de la frontière, on évite l'italien. On me parle en français. Pression de grande nation je suppose, et honte des origines. Lorsqu'à la fin de la deuxième année de l'école primaire arrive l'étude du français, j'en connais déjà quelques bribes. Je n'ai pas de difficultés en allemand, je parle couramment le luxembourgeois, je m'y sens bientôt davantage à l'aise qu'avec l'italien de ma mère. Mais il semble que le français soit la langue pour laquelle j'aie le plus d'affinités et le plus de curiosité. Aucun souvenir précis, juste deux dictionnaires offerts à la meilleure élève de la classe que j'étais en français deux années de suite à la fin du primaire. Des années plus tard, j'écris surtout en français. Parce que c'est la langue que je maîtrise le mieux à l'écrit. Résultat d'études de lettres à l'Université de Strasbourg. Résultat d'un amour pour la littérature française. J'écris dans une langue étrangère. Je me traduis. Mais ne se traduit-on pas toujours lorsqu'on écrit ? Ses émotions, ses pensées. Parfois je me traduis littéralement. Un mot ne se présente qu'en allemand, ou en italien, ou même parfois en anglais. J'en cherche la traduction française dans un dictionnaire. Un poète français m'a conseillé un jour de noter le mot tel qu'il me venait. Je le fais parfois. J'ai des textes en quatre langues dans les tiroirs. C'est impubliable. Depuis plus de 30 ans, j'écris donc surtout en français. Mais ces derniers temps, j'ai de plus en plus envie d'écrire de la poésie en allemand. Comme si la ligne mélodique du français commençait à me fatiguer. Je viens de terminer le manuscrit d'un recueil poétique en allemand. J'ai essayé de traduire certains de ces textes en français. C'était intéressant d'observer le processus, de jauger le résultat. Pas toujours convaincant d'ailleurs. Le rythme, les sonorités, la difficulté de l'équivalence.

Plus jeune, j'ai souvent pensé avec une pointe de jalousie à ceux qui écrivaient dans leur langue maternelle. Ou dans la langue qu'ils parlaient tous les jours. Je me disais que tout devait être plus facile pour eux, qu'ils avaient une plus grande palette d'outils linguistiques à disposition pour s'exprimer. Je pense entretemps que ça a une importance moindre. Au Luxembourg, de plus en plus d'auteurs écrivent en luxembourgeois, ce dialecte francique mosellan devenu officiellement langue en 1984. C'est la langue que je parle tous les jours. Et pourtant, je ne suis pas habituée à la lire. Quand je lis les livres de certains collègues, je dois faire bien plus d'efforts que pour le français. Je ne lis pas le luxembourgeois que je parle, je lis une langue étrangère, un style, un flux de paroles, des sonorités, une syntaxe inhabituelles. Et un lexique que je ne maîtrise pas forcément, selon le domaine abordé. C'est une langue construite, différemment par chaque auteur, créée à partir de « *Bausteine* » communs (voilà la phrase telle qu'elle s'est présentée à mon esprit, avant que je réfléchisse et trouve, même si assez rapidement, le mot français pour le dire), à partir de briques de construction communes. Chacun bâtit son édifice en partant de son idiosyncrasie et agence tous ces signes et sonorités selon son tempérament. Après tout, peut-on dire qu'Arno Schmidt écrivait en allemand, n'écrivait-il pas plutôt en Arno Schmidt à partir de l'allemand ?

J'ai parfois encore un pincement lorsque, à la radio par exemple, quelqu'un utilise une expression toute faite ou un terme argotique qui me sont inconnus. Et parfois je me dis aussi que, en tant qu'étrangère, j'ai peut-être plus de scrupules à malmener le français, à lui tordre les boyaux comme le font certains auteurs, parce qu'il y a inconsciemment « *eine gewisse Ehrfurcht* », une certaine attitude révérencieuse, même si j'essaie de la gommer. Mais je me dis aussi qu'on ne peut pas tout avoir. Je peux lire (et même écrire, si je le souhaite) des textes en 5 langues. À l'écrit, la langue dont je maîtrise le mieux la grammaire étant le français, je vais donc continuer d'écrire essentiellement en français.

Carla Lucarelli

Née au Luxembourg, elle publie essentiellement aux éditions Phi, dont *Enfance, instantanés* en 2020.